

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 11 (1961)
Heft: 2

Artikel: Le temple et le Dieu
Autor: Lescaze, Edouard
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-380758>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE TEMPLE ET LE DIEU¹

C'est un livre dense, profond, et beau, mais difficile, que M. J.-P. Leyvraz a publié sous un titre aux résonances à la fois poétiques et religieuses : *Le Temple et le Dieu*. Le sous-titre : « Essai d'une philosophie de la relation », nous indique cependant que l'esprit de cet ouvrage est avant tout philosophique. Livre dense, car aucune de ses 345 pages n'est superflue ou ne nous laisse indifférents ; chaque paragraphe contient une idée importante et est rigoureusement lié à ce qui précède et à ce qui suit. Livre profond qui ouvre de nombreux aperçus nouveaux sur le monde et contribue puissamment à renouveler la philosophie. Beau livre, rédigé dans un style élégant, ample et précis, dont les images et les comparaisons originales surprennent et saisissent le lecteur.

Livre difficile, comme l'est toute pensée vraiment neuve qui dérange nos habitudes mentales.

Il s'agit pour J.-P. Leyvraz de rechercher les fondements premiers de l'être et de la pensée. Nous avons désappris le langage de l'être, il faut le retrouver dans sa bouleversante simplicité native. L'idéalisme moderne et l'existentialisme ont eu tort de placer aux origines une rupture entre le monde et la conscience. Que le moi s'oppose le non-moi, comme chez Fichte, ou que la conscience de Sartre, « œil absolu de la pensée sur le monde », se heurte au mur aveugle, absurde, massif, de l'en-soi, c'est la dissociation qui est considérée comme originale. J.-P. Leyvraz montre au contraire qu'il faut voir dans la relation le fait primordial qui fonde le monde comme la conscience. L'univers n'est pas absurde, il a un sens, dès le commencement. L'enfant, le primitif, en ont déjà l'idée, et c'est grâce à cette relation originale qu'ils vivent. L'univers a pour eux un visage qui ne reste pas indéchiffrable, et où l'amour l'emporte sur la haine ou l'indifférence. Dans cette perspective, tout se tient,

¹ JEAN-PIERRE LEYVRAZ : *Le Temple et le Dieu. Essai d'une philosophie de la relation*. Paris, José Corti, 1960, 345 p.

et les découvertes les plus récentes de la physique, loin de s'opposer radicalement à la magie des primitifs, restent reliées à cette origine lointaine dont elles ne sauraient se couper absolument sans devenir un non-sens. A l'arrière-plan de la science la plus moderne doit subsister —pour que la science ne devienne pas le meurtre ou le suicide de l'humanité — un fond d'esprit primitif. Non sans paradoxe, étant donné la formation très différente de leur pensée, on pourrait ici rapprocher les vues d'Auguste Comte de celles de J.-P. Leyvraz. On sait que le fondateur de la philosophie positive, par un curieux mais juste retour, revint du scientisme à un humanisme, reconnaissant le rôle essentiel des relations fondées sur l'amour humain et les besoins de l'homme. « Les peuples primitifs qui priaient chaque soir pour le retour du soleil ignoraient sans doute la majesté des régularités cosmiques, mais nous ignorons que cette majesté n'est point essentiellement différente de celle du père qui revient chaque soir du travail, et hantée par le même inconnu. Il s'agit toujours de la même cohérence, dont la motivation ne doit être cherchée ni dans l'expérience, ni dans l'intuition, mais dans la relation pure comme centre d'un langage. On comprendra alors, ensemble, le caractère apodictique de l'*à priori* et la découverte dans l'expérience, si l'on saisit que la relation est parentale » (p. 219). Les régularités mathématiques, les constantes spatio-temporelles, les notions fondamentales et tout le réseau de signification de la physique et des autres sciences, reposent sur l'orientation parentale de l'esprit. L'expérience que l'enfant fait de ses parents, qui constituent pour lui la première réalité ; le goût du lait maternel ; le besoin de sécurité que cherche le petit dans sa famille ; les premiers signes échangés pour exprimer l'amour, la demande, ou l'interdiction ; l'apprentissage du langage, nourrissent en ses racines primitives l'esprit scientifique. L'intelligence que l'enfant met en œuvre dans l'acquisition progressive de sa langue maternelle ne diffère pas essentiellement en qualité de la pénétration d'esprit de Champollion déchiffrant les hiéroglyphes, ou du génie inventif d'Einstein découvrant la relativité. « La règle que l'homme promeut, et qui le distingue de l'animal », est déjà présente dans l'enfant. « Notre langage est vain s'il n'est d'abord, et essentiellement, celui de l'enfant » (p. 214).

Mais cependant nous ne comprenons pas toujours les enfants. La réalité, ici, est contradictoire, ou dialectique. S'ils nous sont familiers, les enfants nous demeurent aussi étrangers. « Nous avons trop l'habitude de considérer l'enfant comme partie d'une structure définie, et Rousseau, ici — comme en tant d'autres domaines — nous montre la voie. L'enfant est l'étranger, plus que nous ne saurons dire. » J.-P. Leyvraz rend hommage à la psychologie moderne de l'enfant, et à son grand rénovateur, Jean Piaget, qui s'est efforcé

d'étudier l'enfant dans sa pure nature, indépendamment de toute influence non contrôlée. Mais « l'enfant n'est pas une généralité », et son comportement concret échappe souvent au psychologue.

S'il accorde un grand rôle au niveau enfantin (et, bien sûr, il ne faut pas confondre enfance et puérilité), Leyvraz considère avec une égale perspicacité les autres niveaux de relation. Il passe de l'un à l'autre en un itinéraire dialectique au cours duquel il nous montre comment apparaissent les signes qui nous font communiquer avec l'univers et assurent en lui notre existence. Ce cheminement est parfois ardu. Nous avons oublié le langage le plus simple, nous avons perdu les paroles de vie, en sorte qu'un livre qui essaie de nous conduire aux vrais commencements nous paraît trop secret. Mais la difficulté de la démarche vient ici en partie de sa simplicité même. Comment arriver à saisir la simplicité du vol de la mouette, de la vague qui déferle, du roseau qui plie et se redresse dans le vent, d'un regard confiant ? La réflexion du jeune philosophe suisse est fondée sur le langage le plus élémentaire, qui est échange de signes et de dons, relation primordiale. Sa méthode consiste, non pas à dévaluer le langage ordinaire et à rechercher la rareté, comme le ferait un précieux, mais à « déplacer les relations du langage commun dans le sens d'une plus grande vérité » (p. 126). « Nous voulons nous servir de nos yeux, qui ne voient ni des schémas, ni des essences, mais un horizon où l'être à la fois se révèle et se cache, et cela depuis que s'ouvre à l'enfant qui naît la diversité étrangère de ce qui lui est le plus familier, l'hostilité et l'amour, le jour ouvert, la nuit fermée, la découverte de la certitude raisonnable et le fond inquiétant, identique avec insistance, de la mémoire, le positif et le négatif » (p. 17). Cette dernière citation, tirée de l'introduction, est caractéristique de la manière de Leyvraz. Tout y paraît d'abord simple, mais l'on se demande aussi pourquoi la mémoire est qualifiée d'inquiétante, et ce que sont le positif et le négatif. Un certain effort méditatif sera requis pour élucider cette simplicité énigmatique, pour trouver le chiffre d'un secret finalement accessible au lecteur de bonne volonté.

Le positif, nous dira l'auteur, c'est ce que je pose, ce que je maintiens sous mon regard, ce que j'asservis, ce dont j'ai connaissance, ce qui se trouve dans mon horizon. Le négatif, c'est ce que je ne pose pas, ce qui vient d'ailleurs, ce qui existe par soi, ce qui est au-delà de l'horizon. Mais le négatif ne m'est pas fermé ou interdit, il vient d'un autre point de vue qui me fait face. L'être suppose donc le regard d'autrui. Prenons par exemple cette montagne, le Salève. Elle est, pour moi qui la regarde, un être positif, mais sa réalité peut être dite « négative » aussi, en ce sens que je ne puis, même armé de toutes les ressources de la science, faire l'analyse ou la synthèse totale de cette montagne ou de n'importe quel être. Je

ne peux pas poser la réalité, je ne puis faire que cette montagne, le Salève, soit. Pour exister, il faut qu'il soit vu d'ailleurs.

Plus je vois les choses de manière juste, plus je me dis qu'elles sont données à d'autres. Dans la mesure où une chose serait entièrement à moi, elle ne vaudrait rien, elle ne serait plus. Ainsi l'argent ne vaut rien s'il ne vaut que pour moi, si je le veux entièrement à moi. L'avare se perd dans cette contradiction que sa passion l'empêche de voir.

Il faut donc admettre aussi le négatif, c'est-à-dire ce qui dans le monde ne vient pas de nous.

A l'intérieur du champ positif de notre action et de notre perception, une autre corrélation joue un rôle important dans la pensée de J.-P. Leyvraz : le rapport entre le point de vue et l'horizon. Plutôt que d'admettre, comme Sartre, que les choses, à priori, sont closes, alors que notre liberté est par soi ouverte et les voit d'un regard absolu, J.-P. Leyvraz estime qu'il existe une ouverture de l'être sur l'être. Cette ouverture n'est pas un vide, mais elle tend à la plénitude du sens. C'est ce que signifie le rapport entre le point de vue et l'horizon, qui se presupposent réciproquement. Nous ne sommes pas jetés dans le monde, comme le prétend Heidegger, mais notre vie, dès la naissance, et jusqu'à la mort, est reliée aux horizons lointains ou familiers. Nous ne sommes pas seuls, mais avec l'être.

Rompre cette relation, c'est s'anéantir. La science devient dangereuse lorsqu'elle s'attaque à la matière sans savoir « quel est le futur que sa création va promouvoir ».

L'anéantissement de l'humanité dans une guerre atomique apparaît ainsi comme une insurrection de la matière contre ceux qui ne savent pas ce qu'ils font. Mais une autre voie peut s'ouvrir pour nous dans l'horizon. « Au niveau cosmique, le vrai est polarisé entre la révolte, c'est-à-dire le mépris ou la recherche pour soi de la puissance cosmique, et l'amour, c'est-à-dire la recherche d'un pouvoir avec l'horizon, qui laisse le futur ouvert. » (p. 323.)

Nous n'avons donné qu'une vue très imparfaite de ce livre inspiré. Nous ferons une réserve quant à sa composition dialectique. J.-P. Leyvraz a pris pour modèle de sa démarche le mythe du Politique, de Platon, avec son double mouvement alternatif en spirale. Il passera ainsi « du lointain au semblable » puis « du semblable au lointain », « du lointain à nous » puis « de nous au lointain ». Cette dialectique qui prétend parcourir les grandes routes de la réalité nous paraît un peu artificielle. Et l'influence de Hegel, que l'on y perçoit parfois, ne la rend pas plus satisfaisante. Il faudrait, je crois, comme Marx le disait à propos de Hegel, remettre cette dialectique sur ses pieds, ou la remplacer par une méthode plus claire.

Mais J.-P. Leyvraz est parfaitement qualifié pour ce travail, et nous pensons qu'il l'accomplira dans ses prochains ouvrages. Ses intuitions si justes, ses vues originales, ses réflexions profondes sur l'être, son sens philosophique méritent d'être coordonnés dans une démarche plus compréhensible.

Tel qu'il est, *Le Temple et le Dieu* reste un livre admirable, que liront avec un vif intérêt ceux qui aspirent au renouvellement de la philosophie.

EDOUARD LESCAZE.